



## Annales historiques de la Révolution française

357 | juillet-septembre 2009  
Radicalités et modérations en Révolution

---

# Modération et centrisme politique en Angleterre de 1660 à 1800

*Moderation and Political centrism in England, 1660-1800*

**Robert Howell Griffiths**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/10600>

DOI : 10.4000/ahrf.10600

ISSN : 1952-403X

### Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2009

Pagination : 119-142

ISBN : 978-2-200-92559-8

ISSN : 0003-4436

### Référence électronique

Robert Howell Griffiths, « Modération et centrisme politique en Angleterre de 1660 à 1800 », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 357 | juillet-septembre 2009, mis en ligne le 01 septembre 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/10600> ; DOI : 10.4000/ahrf.10600

---

Tous droits réservés



## **MODÉRATION ET CENTRISME POLITIQUE EN ANGLETERRE DE 1660 À 1800**

Robert Howell GRIFFITHS

---

La modération n'étant pas une philosophie politique mais plutôt une éthique comportementale et culturelle, ce mot et tous ceux qui y sont associés sont sujets à caution. Leur complexité d'ordre linguistique est mise en évidence par l'analyse de certains textes anglais marquants de la période 1660 à 1689, caractérisés par la quête de l'harmonie et la conception triadique du classicisme ainsi que par l'extrême turbulence politique. Avec l'avènement d'une relative stabilité politique au dix-huitième siècle, la « modération » est davantage conçue, sur les plans éthique et esthétique, comme un processus de socialisation, et l'art (traité ici au travers de l'architecture et surtout de la musique) incarne cette vision d'un monde équilibré et essentiellement statique. Une telle conception est radicalement ébranlée par la Révolution française et toute l'ambiguïté aussi bien que la fragilité de l'apologie de la modération sont illustrées dans les écrits de Edmund Burke.

**Mots-clés** : modération, anglicanisme, classicisme, Burke, Lally-Tollendal, Angleterre, dix-septième siècle, dix-huitième siècle.

---

À la fin des années 1980, à la veille de la célébration du bicentenaire de la Révolution française, était publié un livre portant sur les « monarchiens », ce mot désignant certains monarchistes constitutionnels (tels Malouet, Mounier et Lally-Tollendal) qui jouèrent un rôle primordial dans la nouvelle assemblée révolutionnaire jusqu'au rejet de leurs propositions constitutionnelles à la mi-septembre 1789. L'ouvrage traitait essentiellement du rôle persistant qu'ils assumèrent par la suite, bien qu'au second plan, en tant que « modérés », pour tenter de trouver une voie médiane – tentative nécessairement vouée à l'échec dans le contexte

d'une Révolution qui, par définition, implique l'affrontement de positions très divergentes et une bipolarisation des forces. Ce livre écrit par un anglophone en français en raison de l'enthousiasme suscité par l'approche du bicentenaire fut intitulé *Le Centre perdu*, titre sans doute quelque peu conjoncturel, car le président Mitterrand pour se faire réélire venait d'appeler de ses vœux une république du centre. Ce titre du livre n'était cependant pas dénué de tout fondement car les monarchiens furent les premières victimes en septembre 1789, d'une opposition venant de leur droite aussi bien que de leur gauche. Ils représentaient un premier exemple (mais ce ne sera pas le dernier) de la pratique de la « politique du pire » dans l'histoire du parlementarisme français moderne<sup>1</sup>.

Ce « centrisme » naissant fut la conséquence de leurs propositions visant à doter la France d'une nouvelle constitution clairement et étroitement inspirée des pratiques et des principes anglais. L'ombre de l'Angleterre plane en effet curieusement sur la plupart des débats de l'Assemblée des mois d'août et de septembre. Lors des discussions sur la forme que prendrait une déclaration des droits de l'homme, le 19 août, par exemple, Lally-Tollendal, personnage populaire et reconnu pour sa fougue oratoire, n'hésita pas à sermonner les Français en leur montrant vers qui ils devraient se tourner et de qui ils devraient suivre l'exemple avec déférence<sup>2</sup>. Il déclarait alors, sans aucune ambiguïté (ni subtilité) à propos des Anglais : « [Ils sont] le peuple du monde entier qui entend le mieux la science du gouvernement, je ne crains pas de le dire, j'avais besoin de le dire, et lorsque nous naissons à peine à cette science, en vérité il y a trop de témérité à nous de prétendre rabaisser ceux que des siècles de méditations et d'expérience ont éclairés, et que la nature n'a pas doués inégalement entre tous les hommes de la faculté de penser et de recueillir [...] »<sup>3</sup>. Il est possible de penser que de tels excès d'anglomanie (et il y en a eu beaucoup) ne pouvaient que desservir les monarchiens auprès de la majorité des députés français qui baignaient

(1) Robert GRIFFITHS, *Le Centre perdu : Malouet et les « monarchiens » dans la Révolution française*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1988. Évidemment, il y a eu d'autres « centres » plus importants et plus durables dans la Révolution, les Feuillants, les Girondins... jusqu'à la réaction thermidorienne, quand la dynamique révolutionnaire s'est essouffée, un nouveau concept de « centre » se définissant peu à peu.

(2) Aulard, qui ne cachait guère son antipathie envers les monarchiens, avouait que « de tous les monarchiens, un seul avait l'oreille du peuple » (Alphonse AULARD, *Les Orateurs de l'Assemblée constituante*, Paris, 1882, p. 367).

(3) *Archives parlementaires*, VIII, p. 458. Sur Lally-Tollendal et son rôle dans la Révolution française, voir Robert GRIFFITHS, « Lally-Tollendal dans la Révolution française », dans *Le portrait de Lally-Tollendal : un chef-d'œuvre du musée*, Versailles, Musée de la Révolution française, Vizille, et Artlys, 2005, p. 34-53.



alors dans l'euphorie de ces premiers mois de régénération nationale. L'échec des monarchiens fut donc total et retentissant : on n'avait pas de leçons à recevoir d'un pays rival et ennemi. Il est vrai, néanmoins, que les grands philosophes français du siècle des Lumières, surtout Voltaire et Montesquieu, avaient souvent brandi l'exemple de l'Angleterre comme pays de modération, combinant l'ordre et la liberté.

L'objet de cet article est d'examiner ou de disséquer cette réputation de l'Angleterre en tant que pays de la modération et du centrisme politique qui souvent en découle. Il s'agit d'une tâche redoutable et périlleuse, d'autant qu'il ne s'agit pas d'une philosophie politique clairement énoncée et identifiée (la croyance en une théorisation poussée de ce sujet de la modération aboutirait vite à des apories ou à d'étonnantes banalités). Il convient plutôt de s'attacher à observer des styles politiques, des attitudes, des formes de comportement politique ou même de tempérament (ce dernier mot étant à l'origine très proche du terme modération). Il convient de repérer également des formes d'expression linguistique et de rhétorique. Il faudrait ajouter que cette « éthique comportementale » (*behavioural ethics*) est beaucoup plus centrale à la tradition philosophique britannique, qui, depuis Duns Scotus au XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au « tournant linguistique » de ces dernières années, baigne dans l'empirisme et dans le pragmatisme, procédant plus par induction que par déduction.

Toute discussion philosophique sur la modération dans l'Angleterre du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles ramenait d'emblée à l'Antiquité classique, l'expression horacienne *aurea mediocritas* devenant une référence couramment utilisée (*the golden mean*), Aristote étant bien davantage consulté que Platon. C'est dans la *Politique* d'Aristote que l'idée d'une constitution mixte ou « modérée » est développée (en tant que *praxis*), fondée sur la réconciliation d'intérêts divergents du fait de la prépondérance des classes moyennes dans les cités grecques (*polis*) ; mais on se référait encore davantage à l'*Éthique* d'Aristote, notamment l'*Éthique à Nicomaque*, où la doctrine du juste milieu (*meson*) dans le comportement humain est développée et où la mitoyenneté (*mesotes*) est postulée comme une vertu personnelle, sous la forme suprême de la prudence<sup>4</sup>.

(4) ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque* (surtout livre II) et *Politique* (surtout livres IV et VII). Le juste milieu d'Aristote n'est pas forcément le point médian d'un segment, mais plutôt une métaphore pour qualifier un comportement tempéré, évitant les extrêmes des deux bords (voir l'introduction de Jonathan Barnes à la traduction anglaise d'*Éthique à Nicomaque*, Londres, 1976). Les philosophies chinoises et indiennes, surtout le confucianisme, le Daoïsme et le Bouddhisme, qui traitent amplement du « milieu » et de la modération, figurent rarement dans les références anglaises de cette époque.

C'est ce fondement philosophique aristotélicien, combiné sans nul doute avec le fondement ouvertement chrétien discuté plus loin qui explique le mieux le moralisme ambiant, associé à toute discussion de la modération politique dans l'Angleterre moderne. Il n'est ici nullement question de défendre la modération en soi : il se peut en effet que tous les discours sur ce sujet soient des stratégies de légitimation ou de sublimation visant à conquérir ou à conserver le pouvoir politique ou à asseoir une domination sociale, voire une instrumentalisation de facteurs matérialistes ou sociétaux. Le propos est différent : il convient plutôt de relever l'extraordinaire persistance (sinon l'omniprésence) du discours du « juste milieu » et d'analyser l'utilisation des concepts qui y sont associés<sup>5</sup>. À cet égard, il faut noter que le mot « modération » – de même que les mots « centre » ou « milieu » – sont d'un emploi abusif et imprécis. Ils servent parfois à occulter une vérité plutôt qu'à l'explicitier, qu'ils soient utilisés par les partisans ou par les pourfendeurs de la prétendue « modération » ou du soi-disant « centrisme »<sup>6</sup>.

Il s'ensuit qu'un très grand nombre de considérations d'ordres stratégique, intellectuel et psychologique se dessinent nettement dans l'étude de la « modération » dans le débat politique. Il existe tout d'abord une dualité fondamentale dans l'usage même du mot : il peut renvoyer à un code de conduite (par exemple la volonté d'éviter la violence) ou à un objectif politique, voire même à une conception idéologique, une option centriste qui se défie des « extrêmes ». Mais cette option centriste peut elle-même se présenter sous différentes formes. La typologie séparant les aspects « inhérents » d'une idéologie de ceux purement « positionnels » peut, à cet égard, être utile<sup>7</sup>. L'option du « juste milieu » représente en général une posture et implique l'existence d'extrêmes par rapport auxquels elle se démarque, ce dont elle tire son identité. Mais ce juste milieu est-il motivé par des raisons de conve-

(5) Mes propos sont nécessairement confinés à un certain consensus entre les classes dirigeantes et les classes moyennes autour de ce sujet et n'impliquent évidemment pas une absence en Grande-Bretagne de toute forme de radicalité politique pendant cette période. Comme antidote à toute mièvrerie théorique anglosaxonne à ce sujet, je recommande Alain BADIOU, *Second manifeste pour la philosophie*, Paris, Fayard, 2009.

(6) Concernant la moralité de la modération, Max WEBER (« Le métier et la vocation d'homme politique » – *Politik als Beruf* –) fait une distinction importante entre « l'éthique absolue » que devrait adopter un écrivain qui n'a rien à perdre à « parler vrai » en toutes situations et une « éthique de conséquences » que devraient suivre ceux qui exercent le pouvoir. Sur l'hypocrisie politique en Angleterre, voir David RUNCIMAN, *Political Hypocrisy : the Mask of Power, from Hobbes to Orwell and beyond*, Princeton, 2008.

(7) Robert GRIFFITHS, *Le Centre perdu*, op. cit., p. 10.



nance et d'opportunisme ou par une acceptation philosophique de ce que l'on peut appeler par fatalisme « la force des choses », nager dans le sens du courant simplement pour survivre, ou pour s'allier à des forces irrésistibles afin de mieux les contrôler (*there is a tide in the affairs of men...*<sup>8</sup>) ?

En ce qui concerne le centrisme, les métaphores spatiales sont variables : on peut envisager le centre comme le centre d'une sphère ou d'un cercle, une conception prégnante dans l'histoire de France, depuis le Roi Soleil en passant par le Bonapartisme jusqu'à la notion de rassemblement inhérente au Gaullisme. Mais dans son acception actuelle, vient plutôt à l'esprit un référentiel linéaire, avec un centre situé entre une droite et une gauche. Un tel « centre » peut être soit latitudinaire, recherchant ou croyant à un large consensus, soit défini de façon plus étroite et plus élitiste, son envergure politique s'en trouvant en conséquence plus limitée. Quant à la modération en général, il convient de garder à l'esprit qu'elle comporte une dualité entre fins et moyens, que la modération des objectifs ne s'accompagne pas nécessairement d'une modération des moyens. C'est la principale raison pour laquelle le terme de « modération », en tant que mot d'ordre légitimateur, doit être examiné avec le plus grand soin et la plus grande circonspection.

\* \* \*

Il semble pertinent de débiter cette étude par la Restauration de la monarchie en Angleterre en 1660 qui faisait suite à presque vingt années de guerre civile, d'agitation et de bouleversements, période souvent appelée « la Révolution anglaise »<sup>9</sup>. Le « sens » de cette révolution ayant fait l'objet d'un débat contradictoire entre historiens ces dernières années, ne sera pas analysé dans ces pages. Il est important toutefois de rappeler que le conflit sous-jacent avait germé dans les grandes convulsions du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles, notamment avec les révolutions religieuses

(8) Marc Antoine, dans *Jules César* de Shakespeare.

(9) On peut facilement établir un parallèle avec la « restauration » de la monarchie en France en 1814 : la question de forger une identité commune s'imposait puisqu'il fallait réconcilier des extrêmes qui s'étaient affrontés pendant vingt ans. La précarité de telles tentatives est clairement mise en évidence par les titres mêmes de trois livres récents consacrés à divers aspects de ce sujet : Pierre ROSANVALLON, *La Monarchie Impossible*, Paris, Fayard, 1994 ; Pierre SERNA, *La République des Girouettes*, Seyssel, Champ Vallon, 2005, et Emmanuel DE WARESQUEL, *Cent Jours : la tentative de l'impossible*, Paris, Fayard, 2008.

autour de la Réforme auxquelles il faut ajouter le bouleversement social et économique qu'a connu le monde post-féodal avec l'essor du capitalisme et l'apparition d'un appareil étatique centralisé. Cependant, si cette époque était marquée par d'intenses conflits, elle l'était tout autant par le Classicisme. Or, la quête fondamentale de l'époque Classique était la résolution des conflits par le triomphe de l'harmonie et de l'ordre. Les appels incessants à la modération doivent être perçus à la lumière de ce double constat : la réalité politique, mais aussi le « tempérament » de l'époque. Ceci nous incite à observer que les mots « consensus » et « harmonie » (et le mot « modération » errait entre ces deux notions) sont sur toutes les lèvres et prononcés parfois avec la plus ferme conviction au moment où ils font le plus défaut.

La meilleure illustration de ceci se trouve dans la célèbre préface du *Book of Common Prayer* de l'Église anglicane, publié en 1662, deux ans après le retour du roi Charles II. Ce document, de par son ton triomphal sinon triomphaliste, constitue une affirmation grandiloquente du centrisme de l'Église anglicane comme vertu suprême et fondamentale. L'importance de ce texte, de sa résonance même, qui définit l'anglicanisme plus que tout autre, ne peut en aucun cas être exagérée, ne serait-ce que par la longévité de ce livre emblématique qui s'est trouvé sur chaque banc de chaque église pendant trois cents ans !<sup>10</sup> Ce texte multi-séculaire mérite une longue citation :

« Il a été dans la sagesse de l'Église d'Angleterre, depuis les premières compilations de sa liturgie publique, de garder le moyen entre deux extrêmes, de trop de rigueur dans le refus, et de trop de complaisance dans l'acceptation de toute variation. Car, d'une part, comme l'expérience commune nous le montre, lorsqu'on a changé des choses qui avaient été judicieusement établies [...] des problèmes de tous ordres en ont découlé et d'une ampleur bien plus considérable que celle des maux censés être réparés ; et d'autre part, les formes particulières de la Liturgie ne méritant pas par leur nature d'être altérées [...] il est raisonnable qu'après avoir pesé la situation selon les exigences des temps et des circonstances, de

(10) Combien de gens (tout comme moi), pendant trois cents ans, ont-ils jeté un regard vague vers ces mots avant de s'endormir pendant un sermon ennuyeux ? Le *Book of Common Prayer* (souvent considéré comme l'un des bijoux fondateurs de la langue anglaise – au même titre que la Bible et les œuvres de Shakespeare) n'a commencé à tomber en désuétude qu'à partir des années 1960 mais se trouve toujours dans toutes les cathédrales anglicanes, avec cette préface de 1662.



tels changements devraient être apportés si les autorités en place les jugent nécessaires ou opportuns »<sup>11</sup>.

Les cinq pages de cette préface exposent avec clarté cette vertu de la modération tant prisée (le mot figurant lui-même dans le texte), modération que nous pouvons interpréter à la fois comme un élément inhérent mais susceptible de revêtir diverses formes positionnelles et pragmatiques. Il fallait préserver « le Corps et l'essence de la Foi de toute altération qui pouvait y porter atteinte insidieusement », mais des changements ont été admis dans le but de « préserver la paix et l'unité de l'Église », des adaptations telles que la réactualisation de la langue utilisée et la simplification de la forme liturgique pour la rendre plus accessible. Ces fondements doctrinaux étaient essentiellement les mêmes que ceux du *Prayer book* rédigé plus de cent ans auparavant par l'archevêque Thomas Cranmer, principal architecte fondateur de la *via media* de l'Église anglicane. Cette doctrine centrale fut consolidée et reçut sa consécration sous la reine Elizabeth dans les *Laws of Ecclesiastical Polity* de Richard Hooker, un véritable « testament » (en huit volumes) sur la mitoyenneté anglicane.

La nouvelle préface de l'après-restauration n'a donc pas eu besoin d'« inventer » un nouveau centre théorique. Mais par son ton conciliant, apaisant et lénifiant, elle a mis l'accent sur la nécessité d'un accommodement raisonnable et d'une évolution adaptée aux circonstances. C'est ici précisément que cette soi-disant modération va s'avérer fondamentalement et radicalement trompeuse, car cette restauration de l'anglicanisme faisait partie d'une véritable contre-révolution, visant à éradiquer l'héritage idéologique des vingt années précédentes, en rétablissant la censure, en réinstaurant les prérogatives de la couronne, allant même jusqu'à exclure les puritains et les presbytériens de l'Église et de toute participation au gouvernement civil ! Il n'était dès lors plus guère question d'une modération facilement identifiable en tant que telle, même si ce document

(11) « It hath been the wisdom of the Church of England, ever since the first compiling of her Publick Liturgy, to keep the mean between the two extremes, of too much stiffness in refusing, and of too much easiness in admitting any variation from it. For, as on the one side common experience sheweth, that where a change hath been made of things advisedly established (no evident necessity so requiring) sundry inconveniences have thereupon ensued ; and those many times more and greater than the evils that were intended to be remedied by such change : So on the other side, the particular forms of Divine worship and the Rites and Ceremonies appointed to be used therein, being things in their own nature indifferent, and alterable, and so acknowledged, it is but reasonable, that upon weighty and important considerations, according to the various exigency of times and occasions, such changes and alterations should be made therein, as to those that are in Authority should from time to time seem either necessary or expedient ».



allait plus tard être interprété d'une façon très différente, comme le phare qui allait irradier un message de conciliation, inclusif et même latitudinaire<sup>12</sup>. La prétendue modération de cette préface était bel et bien l'affirmation d'une voie médiane, mais il s'agissait d'une voie étroite, exclusive et autoritaire, qui n'avait rien à voir avec la tolérance.

Il en va de même pour ce qui est de l'usage fréquent du mot « modération » par les nouveaux propagandistes politiques (qu'on allait bientôt appeler « Tories ») qui étaient soucieux de revendiquer une monarchie forte<sup>13</sup>. Leur vision du monde politique était triadique : tout comme l'Église se voyait comme la juste mesure centriste entre le « papisme » d'un côté et le puritanisme de l'autre, ces Tories déclaraient qu'ils se battaient pour le retour à l'ancienne constitution, avec le roi au centre mais lié au parlement dans leur conception historique, et qui se dressait au milieu entre un gouvernement arbitraire (sous-entendu la France) d'un côté et le fanatisme populaire de l'autre (sous-entendu les événements récents de la guerre civile). L'éloge de leur propre juste milieu s'intégrait à la vision classique de l'harmonie et il est significatif que le grand poète et dramaturge classique, John Dryden, soit devenu à la fois le poète officiel du roi (*poet laureate*) et l'historiographe royal. Dans sa célèbre pièce aux accents cornéliens, *All for Love*, traitant du dilemme classique d'Antoine et de Cléopâtre, la préface était dédiée au comte de Danby que le poète flattait en ces termes : « La Modération est sans nul doute un signe de grandeur [...] pour un ministre de l'État ; un mélange si équilibré de vertus qu'il peut faire de lui un isthme entre les deux mers menaçantes du pouvoir arbitraire et de l'anarchie sans frein »<sup>14</sup>.

Le problème toutefois avec la réalité politique de cette période particulièrement instable est qu'elle ne cadrerait pas parfaitement avec la division triadique classique, sur laquelle cette conception littérale de la modération était fondée. En effet, le royalisme anglais n'occupait pas forcément le terrain du centre. L'inclination du roi vers le catholicisme et

(12) Cette préface était l'œuvre de Robert Sanderson, évêque de Lincoln, qui, dans d'autres écrits, s'attaquait au concept d'une constitution mixte et traitait avec mépris toute idée de souveraineté populaire.

(13) C'est à cette réaction royaliste que nous devons l'utilisation généralisée du mot « modération » pendant cette période (et surtout à Clarendon et Danby) et non, comme on le pense souvent, aux plus progressistes whigs. L'opposition binaire entre whigs et tories au sujet de la modération et du centrisme n'a guère de pertinence à cette époque. Pour les premières années de la Restauration, consulter J.P. MONTAÑO, *Courting the Moderates : Ideology, Propaganda and the Emergence of Party, 1660-1678*, Newark & Londres, 2002.

(14) Cité par MONTAÑO, *op. cit.*, p. 120. La métaphore utilisée met bien en exergue l'étroitesse de ce prétendu centre !



vers une alliance avec la France faisait naître un sentiment de nervosité et de grande incertitude, une tendance exacerbée par la succession probable de son frère, Jacques, dont les sympathies catholiques et pro-françaises étaient encore plus marquées que celles de Charles. Cette période a donné lieu au flux et au reflux de toutes sortes de courants et de contre-courants, y compris le fait qu'un roi qui n'affichait pas clairement sa foi catholique tentait d'instaurer une tolérance religieuse (par des déclarations d'indulgence), stratégie qui visait à rallier le soutien des protestants « non-conformistes » contre un centre anglican bien enraciné – une sorte de *politique du pire* des deux « extrêmes » !

C'est dans cette même période très tourmentée qu'un autre texte important est apparu, circulant tout d'abord sous une forme manuscrite puis dans diverses éditions anonymes et piratées, avant d'acquies rapidement une grande notoriété. Il était l'œuvre de George Savile, Marquis de Halifax, qui peut être considéré comme une sorte de Talleyrand anglais dans ces temps troublés, mais dont le texte, à l'instar de la préface du *Book of Common Prayer*, a acquis par la suite un statut et pris une signification bien éloignés des circonstances de crise dans lesquelles il fut écrit. Cet ouvrage, intitulé *Character of a Trimmer*, se construit, ne serait-ce qu'implicitement, sur le modèle triadique, mais dans un contexte non-religieux, et débute par ces lignes saisissantes : « True virtue hath ever been thought a trimmer, and to have its dwelling place midway between two extremes »<sup>15</sup>. Il convient de souligner que le mot anglais « *trimming* », loin de renvoyer à une pure abstraction, possédait, et possède toujours, un large éventail de sens bien concrets, liés entre autres à la menuiserie, à la navigation et au jardinage<sup>16</sup>. Mais, en partie grâce à la renommée de l'ouvrage de Savile, le mot *trimmer* a commencé à s'appliquer à la pratique de l'accommodement politique, c'est-à-dire une posture politique de suivisme. Ce mot pouvait avoir (mais pas nécessairement) une connotation péjorative (comme le mot « opportunisme ») et il a pu être utilisé, au moins dans le cas de Savile, avec une pointe d'ironie<sup>17</sup>.

Pourtant s'il y a une trace de scepticisme dans la vision de Savile concernant cette attitude de *trimming* (ainsi qu'une bonne dose de vœux

(15) « La vraie vertu a toujours été considérée comme un *trimmer*, qui demeure à égale distance des deux extrêmes ».

(16) En menuiserie, raboter un morceau de bois ; en navigation, ajuster les voiles ; en coiffure, faire une coupe d'entretien ; en jardinage, tailler une haie ou tondre les bordures d'un jardin, etc. Le mot français « accommoder » avait des sens concrets très proches dans la langue classique.

(17) L'ironie est rarement absente de toute discussion philosophique de la modération (comme en témoigne Montaigne dans son essai célèbre).

pieux – *wishful thinking* !), le message principal constitue une apologie splendide du juste milieu classique. Pour Savile, la monarchie et le commonwealth (à savoir le républicanisme radical) représentent les deux extrêmes :

« Nous en Angleterre, par un heureux emploi de cette controverse, concluons que les deux ont tort et refusons de les prendre pour modèles [...] la Monarchie ne laissant aucune liberté aux hommes ; et le Commonwealth ne leur laissant aucune quiétude. Nous pensons qu'un sage moyen terme entre ces deux extrêmes barbares est celui qui doit être dicté par notre aspiration à l'auto-préservation ; et nous pouvons dire que nous nous sommes approchés de ce moyen terme beaucoup plus que toute autre nation existante ou dont nous ayons eu connaissance par nos lectures [...] »<sup>18</sup>.

On retrouve cette confiance inébranlable, et même une certaine suffisance, tout au long du texte ; il s'agit moins d'une dissertation raisonnée que de l'expression d'une foi exaltée dans «notre constitution bénie dans laquelle la domination et la liberté sont si heureusement réconciliées ». Des analogies musicales et architecturales viennent souvent renforcer l'argument :

« Comme pour toutes les formes de construction le composite est ce qu'il y a de meilleur, la nôtre, par une heureuse mixité et par une sélection avisée de ce qu'il y a de meilleur chez les autres, est façonnée pour le bien-être de ceux qu'elle abrite [...] Notre gouvernement est justement proportionné – pas de timbales, pas de crescendo contre nature, ni du pouvoir ni de la liberté. Alors que dans les monarchies démesurées, la raison, l'érudition et la recherche sont bannies [...] ici elles sont encouragées et chéries, comme les alliées les plus sûres d'un gouvernement fondé sur le droit et la justice »<sup>19</sup>.

(18) « We in England, by a happy use of this controversy, conclude them both in the wrong, and reject them from being our pattern, taking the words in their utmost extent, which is – Monarchy, a thing that leaveth men no liberty ; and a Commonwealth, such a one as alloweth them no quiet. We think that a wise mean between these two barbarous extremes is that which self-preservation ought to dictate to our wishes, and we may say that we have attained to this mean in greater measure than any nation now in being, or perhaps any we have read of, though never so much celebrated for the wisdom or the felicity of their constitutions ».

(19) « [...] as, of all the orders of building, the composite is the best, so ours, by a happy mixture and a wise choice of what is best in others, is brought into a form that is our felicity who live under it, and the envy of our neighbours that cannot imitate it [...] Our government is in a just proportion – no tympany, no unnatural swellings either of power or liberty. And whereas in all overgrown monarchies, reason, lear-



Pour George Savile, cette foi dans un système politique équilibré et mixte est ici associée à une culture scientifique ouverte et éclairée qui, dans ses bases d'expérimentation empirique du monde naturel (la révolution newtonienne), transcende toute explication purement rationnelle. Les fins et les moyens du gouvernement sont eux aussi imbriqués dans un ordre moral bénéfique et mystique qui permet la justification de ses actions futures par l'ordre naturel des choses :

« Il existe un pouvoir caché dans le gouvernement qui serait perdu si l'on cherchait à le définir, un certain mystère en vertu duquel une nation peut en certaines situations critiques être sauvée de la ruine. Mais il faut que cela reste un mystère [...] ». <sup>20</sup>

Ce pouvoir caché et mystérieux, gardé en réserve pour les périodes de crise, montre que pour Savile la modération n'était pas érigée au rang de principe absolu : elle était tout à fait compatible avec la conception hobbesienne de l'État, ce qui est annonciateur de la force et de la fermeté qui allaient souvent animer l'appareil étatique britannique – la modération des fins n'étant pas toujours associée à une modération des moyens.

En effet, George Savile savait pertinemment que l'État gouvernait avec une main de fer dans un gant de velours car il s'était lui-même trouvé au cœur des turbulences politiques des années 1680. Il avait été témoin des nombreuses brutalités qui avaient ensanglanté l'Angleterre dans les années qui précédèrent les événements soi-disant « glorieux » de 1688 (le départ d'un roi catholique et son remplacement par un roi protestant venu de l'étranger et prêt à accepter la prééminence du Parlement)<sup>21</sup>. Il semblerait donc que les écrits de Savile sur l'harmonie classique relèvent du domaine de la rationalisation mentale qui sous-tend l'affirmation des principes considérés comme fondamentaux à l'époque. Le déroulement des événements de 1688 était bien loin de cette conception harmonieuse.

ning, and inquiry are banished and hanged in effigy for mutineers, here they are encouraged and cherished, as the surest friends to a government established upon the foundation of law and justice ».

(20) « There is a hidden power in government which would be lost if it was defined, a certain mystery by virtue of which a nation may at some critical times be secured from ruin. But then it must be kept a mystery [...] ».

(21) Le rôle de Savile était autant celui d'un funambule marchant sur la corde raide que celui d'un *trimmer* : après avoir été le confident ambigu de Charles II, il s'allia d'abord avec Jacques II puis avec Guillaume d'Orange, qu'il quitta au bout d'un an pour rejoindre l'opposition. Il mourut en 1694. Sur Savile, voir l'Introduction de M.N.BROWN à *The Works of George Savile, Marquis of Halifax*, Oxford, 1989, 3 vol. Mes citations sont tirées de COSTIN & WATSON, *The Law and Working of the Constitution : Documents 1660-1914*, Londres, 1961, vol.1, p. 340-342.

Si l'on prend en compte le contexte de crise et la précipitation qui ont conduit à un arrangement de fortune, que l'on pourrait presque qualifier de bricolage, on arriverait sans doute à une interprétation d'une tout autre teneur. Mais le mythe quasiment universel d'une solution constitutionnelle harmonieuse et équilibrée, sur lequel nous reviendrons plus loin, s'est imposé et s'est enraciné rapidement et il serait erroné de le décrire comme l'opinion partisane des seuls whigs<sup>22</sup>. Il est en outre crucial de noter que Savile a écrit son apologie du juste-milieu britannique et sur l'art du compromis politique près de trois ans avant les événements de la révolution glorieuse. Ceci démontre qu'il ne s'agit nullement d'un éloge prononcé dans le feu de l'action en 1688 et encore moins d'un jugement *a posteriori*. Ce constat s'applique également aux théories de John Locke sur le contrat social et le droit d'un peuple à rejeter son monarque<sup>23</sup>. Ceci indique bien que les événements glorieux étaient l'émanation d'un certain état d'esprit ambiant et d'attitudes envers la modération et l'accommodement auxquels ils ont donné tout leur sens.

Dans le passage de l'ouvrage de George Savile cité plus haut, il était fait référence à des images liées à l'architecture et à la musique. Or, ces images étaient bien plus que de simples métaphores, car la théorie aussi bien que la pratique architecturale, de même que la composition et la performance musicale, constituaient des expressions vivantes de cette même mentalité modérée, ces deux formes artistiques incarnant et donnant tout leur sens aux codes et aux valeurs politiques<sup>24</sup>. La recherche de l'harmonie politique et sociale se reflétait directement dans les travaux de reconstruction menés par Wren et Hawkesmoor, qui ont reçu une pléthore de commandes après le grand incendie de Londres. Leur œuvre était d'inspiration classique, mais dans la plupart des nombreuses églises qu'ils ont reconstruites (surtout à Londres), l'on y trouve une mixité dans les formes géométriques et dans l'accent mis sur la variété angulaire. Comme

(22) Le fait que les Tories aussi bien que les Whigs ont fait la Révolution de 1688 est souligné par Richard PARES, *Limited Monarchy in Great Britain in the Eighteenth Century*, Londres, 1957.

(23) Peter Laslett démontre clairement que la célèbre solution modérée et équilibrée élaborée par Locke n'était pas en premier lieu une défense abstraite d'un contrat social mais plutôt une solution pragmatique à la crise de l'exclusion de l'héritier du trône (par crainte de son allégeance catholique) et, quoi qu'il en soit, ces théories avaient été écrites bien avant la publication du texte en 1690 (voir son Introduction à Locke, *Two Treatises of Government*, Cambridge, 1960).

(24) Le fondement théorique de cette approche est fourni par Clifford GEERTZ, *The Interpretation of Cultures*, New York, 1975.



Wren l'a écrit : « C'est dans la variété que se trouve le moyen terme »<sup>25</sup>. De même, dans la musique de Henry Purcell, notamment dans sa vaste production de musique liturgique (son carnet de commande étant aussi bien rempli du fait du retour en grâce du chant choral et de l'orgue après la répression puritaine de la période précédente), le sens cosmique d'une structure harmonique sous-jacente relativement simple est toujours présent, mais l'ordre est constamment bousculé par les dissonances créées par l'inventivité mélodique et harmonique avant que ces dissonances trouvent leur résolution ou leur accommodement dans une harmonie relativement angulaire<sup>26</sup>. Dans le cas de Wren et de Hawkesmoor, comme dans celui de Purcell, les événements de 1688 n'ont pas constitué une césure et n'ont pas eu d'effets perceptibles sur leur œuvre.

Cette continuité n'enlève rien au fait – mais le renforce plutôt – que les événements de la révolution glorieuse soient devenus par la suite le mythe le plus puissant de l'histoire britannique moderne et contemporaine, un mythe qui a perduré avec une force qui a pénétré de nombreux domaines de la vie quotidienne pendant deux cent cinquante ans, voire plus. Macaulay, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, y a largement contribué en donnant un nouvel élan vital à cette interprétation téléologique de la stabilité politique de la Grande-Bretagne qui s'est prolongée dans des circonstances bien différentes<sup>27</sup>. Le mythe, comme nous l'avons vu, prenait ses racines dans les mentalités classiques et dans les constructions intellectuelles qui prévalaient au moment des événements qui lui ont donné naissance. Mais ce mythe n'a pas eu besoin d'attendre le verdict des his-

(25) « Beauty is a Harmony of Objects, begetting Pleasure by the Eye. There are two Causes of Beauty, natural and customary. Natural is from Geometry, consisting in Uniformity (that is Equality) and Proportion. Customary Beauty is begotten by the Use of our Senses to those Objects which are usually pleasing to us for other Causes... Straight lines are more beautiful than curves ; an Object elevated in the Middle is more beautiful than depressed... Variety makes the Mean ». Christopher WREN, *Of Architecture*...) c.1675, cité par Jacques CARRÉ & Pierre DUBOIS, *The Arts in Britain : from the Stuarts to Victoria*, Paris, 2001, p. 16-17.

(26) En termes musicaux, la prédominance de cadences plagales renforce cette « angularité » et la solidité de la structure harmonique fondamentale dans les compositions liturgiques de Purcell. Le tempérament (ci-après, n.36) était déjà une préoccupation majeure des théoriciens de la musique.

(27) Cet article est le premier d'un triptyque qui a pour but de retracer l'emprise extraordinaire de la modération, et par extension celle du centrisme politique, sur la vie britannique depuis le dix-septième siècle. Le deuxième article traitera du dix-neuvième siècle où le mythe a perduré dans une ère de mouvement intellectuel et de tensions binaires bien différente de la vision épistémologique statique du dix-huitième siècle décrite ici. Le troisième article s'attache à expliquer et à illustrer la domination persistante mais changeante de la modération et du centrisme dans la vie politique britannique du vingtième siècle, en dépit du soi-disant rejet de la « *Whig interpretation of History* ».

toriens pour devenir une forme sacralisée de satisfaction nationale, notamment après que de nouvelles turbulences et la résolution des problèmes dynastiques (les deux reines, Mary et Anne, ne laissant aucun héritier direct au trône) conduisirent à l'heureuse accession au pouvoir des hanovriens en 1714.

C'est précisément à cette époque que s'est épanouie une forme plus « arrondie », encore plus « suffisante » et plus « extravertie » du tempérament politique de modération. Ce tempérament était toujours sous-tendu par le mythe d'une harmonie naturelle propre à la société civilisée, dont les fondations, plutôt que d'être sapées par les menaces politiques et sociales qui ne tarderaient pas à poindre, n'en ont été que renforcées. On pourrait même parler d'une euphorie nationale qui s'est généralisée après la stabilisation de la situation politique à partir de 1714. Le mythe s'inscrivait toujours dans le cadre épistémologique statique du classicisme. De plus, à la lumière de l'héritage de la « révolution scientifique », l'ordre politique était conçu comme étant parfaitement et naturellement équilibré, ou plutôt comme une mécanique dont toutes les pièces étaient censées s'imbriquer pour former un tout harmonieux. Ce mécanisme n'était cependant pas entièrement autonome, la machine ayant besoin de l'intervention extérieure d'un « modérateur » pour effectuer de petits ajustements (*trimming*), le bon fonctionnement du tout résultant d'un processus continu d'expérimentation.

Cette conception empirique était renforcée par la théorie de Locke sur l'acquisition expérimentale de la connaissance. En affirmant que « toute connaissance est fondée sur, et ultimement découle des sens [...] ou des sensations », il accordait un rôle central à chaque individu. Les règles devaient être découvertes (et « senties » autant que « pensées ») par chacun, plutôt qu'imposées par une autorité extérieure « classique ». Par conséquent, c'est par le biais d'un processus de socialisation que la « modération » est devenue une norme comportementale, non seulement pour faire montre de bon goût et de bienséance, mais pour assurer ce faisant la stabilité sociale. Cette forme philosophique de modération était omniprésente, en tant que moyen essentiel afin d'appréhender tous les aspects de la vie et elle coexistait harmonieusement avec toute la panoplie des instruments répressifs dont l'État pouvait faire usage, précisément pour maintenir sa stabilité.

De surcroît, l'ubiquité de la « modération » s'est amplifiée progressivement, avec l'essor des « classes moyennes » tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'idée se répandait de plus en plus d'une vertu qui commençait, et finissait peut-être, avec les classes moyennes. Comme Jonathan Swift l'a





exprimé, avec son ton moqueur et incisif, ces dernières « n'étaient pas plus dévoyées de la voie de la vertu par l'ambition qu'elles n'en étaient détournées par la pauvreté ». Les moralistes de l'Église anglicane, animés par une vision bienveillante de la nature humaine, les considéraient comme les dépositaires d'une « moralité naturelle », « libre des vices des couches supérieures comme de ceux des couches inférieures de l'humanité ». Cette même foi dans la mitoyenneté poussait le « poète du roi » George III, William Whitehead, à affirmer solennellement :

« Les Grands vous ne fuirez, ni ne courtiserez  
Toujours au beau milieu ainsi vous resterez »<sup>28</sup>

De fait, le mot « modération » est devenu un véritable lieu commun au XVIII<sup>e</sup> siècle et il faudrait un article beaucoup plus long pour donner la pleine mesure de son utilisation dans une profusion d'œuvres littéraires imaginatives de cette époque. Des livres de tous genres, et de toutes orientations, Tories et Whigs confondus, ont, soit fait l'éloge de la modération, soit l'ont utilisée comme le tain d'un miroir pour mieux projeter l'incongruité, voire le grotesque, du comportement humain jamais à la hauteur de la norme ou de cet idéal. La satire ne s'est jamais aussi bien portée que sous le règne de la modération<sup>29</sup>.

L'Église elle-même n'était pas épargnée par ce « modérantisme » ambiant. La plupart des prélats avaient fini par accepter la Révolution de 1688, non seulement du fait de leurs convictions anti-catholiques, mais également en raison de leur engagement de longue date en faveur d'une monarchie limitée et équilibrée. De nombreux sermons traitant de la modération en tant que vertu chrétienne furent écrits et publiés durant l'année fatidique de 1688/89, la Bible officielle anglaise apportant sa propre contribution en prêtant à Saint Paul ces paroles pleines d'exaltation (qui peuvent résonner presque comme un oxymore, aujourd'hui) : « Rejoice ! Let your moderation be known unto all men. The Lord is at hand »<sup>30</sup>. Pour les membres du clergé qui restaient attachés à la tradition

(28) Swift, *Drapier Letters* ; Butler, *Fifteen Sermons*, Whitehead, *A Charge to the Poets* ; (en anglais : « Nor shun nor court the great, Your truest Centre is in the middle state »), tous les trois cités par Paul LANGFORD, *Public Life and the propertied Englishman, 1689-1798*, Oxford, 1991, p. 477-478.

(29) Ci-après une liste, évidemment non-exhaustive, de dix auteurs dont les écrits illustrent l'omniprésence et l'ambivalence de la modération : Addison, Steele, Pope, Defoe, Swift, Fielding, Goldsmith, Hume, Sterne, et Johnson.

(30) Épître de Paul aux Philippiens, ch.4, v. 4-5. À la place de moderation, La New English Bible (1961) donne *magnanimity* ; la Bible de Jérusalem donne en français modération mais d'autres traductions modernes donnent bienveillance, bonté ou douceur (cette dernière est la traduction protes-



erastienne, et qui ressentait de la nostalgie pour une monarchie d'essence divine, la forme triadique de la sainte Trinité pouvait être transposée à la forme triadique de la constitution britannique (le Roi, les Lords et les Communes). Le devoir sacré d'obéissance à cette constitution s'imposait de lui-même<sup>31</sup>. Toutefois, suite au *Toleration Act* de 1689, l'épanouissement au sein de l'Église, et même au-delà, d'une tolérance authentique et généralisée constitue une évolution beaucoup plus importante et plus durable que les ajustements mineurs effectués par quelques évêques pour rester dans le giron de l'Église anglicane. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Église s'est trouvée renforcée par le fait qu'elle était au diapason des idéaux d'équilibre, de proportion et d'harmonie de l'époque des Lumières et qu'elle se mariait parfaitement avec la notion de « politesse » si présente dans la culture émergente. Le mot même de « latitudinaires » (*latitudinarians*) utilisé pour décrire un grand nombre de ces « modérés éclairés » s'accorde avec le schéma linéaire de la modération évoqué plus haut<sup>32</sup>. Ces derniers étaient « irénistes » – certains occupant de hautes fonctions dans l'Église et dans les Universités – et, dans l'esprit des Lumières, ils prenaient au pied de la lettre les éléments inclusifs et permissifs de la célèbre préface de 1662, plutôt que d'adhérer au sens douteux et étroit que lui conférait l'évêque Sanderson qui en fut l'auteur. Leur modération est en effet devenue si extensible et élastique que, pour certains d'entre eux, presque toute la doctrine théologique s'est effritée, ne laissant subsister qu'un vague déisme éclairé (que nous pourrions qualifier, pour des ecclésiastes, d'« extrême modération » !). Leur éthique de modération était sans nul doute l'antithèse du fanatisme fondamentaliste. Dans cet éloge de la modération, cependant, il convient de souligner que la tolérance ne s'appliquait généralement pas aux catholiques et que les « Test Acts » faisaient

tante de Louis Segond). Le mot *sophrosune* comportait déjà un sens vague dans l'antiquité grecque, ainsi que le grec biblique *epieikes*. J'ai consulté les sermons suivants : Samuel MASTERS : *Christian temper of moderation : described and recommended in a sermon before the Rt. Hon the Lord Mayor and court of aldermen at GuildHall Chapel*, 26 janvier 1689 ; Timothy PULLER, *Moderation of the Church of England considered as useful for allaying the present distempers which the indisposition of the time hath contracted* (s.d.).

(31) C'est à cette époque que la théorie séduisante de la constitution britannique équilibrée, dans laquelle une forme triadique (roi, lords et communes) conjugue avec une autre (exécutif, législatif et judiciaire) (avec ses célèbres *checks and balances*), trouve son interprétation classique dans les commentaires de Montesquieu (1748) et de Blackstone (1765-1769). (Ce constitutionnalisme juridique et classique est au moins en partie une émanation de la culture générale traitée ici).

(32) L'utilisation accrue par l'Église des termes *high*, *low* aussi bien que *broad* pour caractériser ses différentes tendances, surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, rend la représentation topographique plus compliquée.



en sorte que l'Église anglicane pût contrôler les postes de responsabilité publique, conservant ainsi son hégémonie sociale et politique. À cet égard, ce sont le *Toleration Act* et les *Test Acts* conjugués qui ont récemment été jugés comme « un compromis maladroît qui s'est figé en un système durable » (de fait jusqu'à la fin des années 1820)<sup>33</sup>.

S'il est vrai qu'il y a eu une tendance de désacralisation de la religion dans l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle, il y a eu une tendance opposée de sacralisation de l'art. De nombreux écrits ont été consacrés à l'épanouissement des arts au cours de cette période et les recherches menées par des anglicistes français ont particulièrement mis l'accent sur le contexte social de l'architecture, de la création de jardins paysagers, et de la peinture<sup>34</sup>. En architecture est apparue une forme adoucie du palladianisme, par exemple, et l'architecte Vanbrugh a « tempéré » la rigueur symétrique du classicisme français en incorporant des arrondis qui ont rendu ses *country houses*, en dépit de leur caractère grandiose et de leur fierté, plus confortables que leurs équivalents français. C'était particulièrement le cas des jardins paysagers qui entouraient les *country houses* des « gens aisés » (et pas seulement de l'aristocratie) : les irrégularités de la nature y étaient « tempérées », avec des sentiers et des ruisseaux décrivant des courbes sur le flanc de collines ombragées de bosquets, ne laissant que quelques ouvertures permettant d'admirer ici ou là un monument classique ou un temple de la raison. Le résultat était un mélange de naturel et d'artificiel. Comme le faisait remarquer le célèbre paysagiste Humphrey Repton, « L'aspect soigné, la simplicité et l'élégance des jardins anglais constituent un juste milieu entre la rudesse de la nature et la raideur de l'art ; de la même manière que la constitution anglaise est le juste milieu entre la liberté des sauvages et la contrainte d'un gouvernement despotique »<sup>35</sup>.

Mais c'est surtout la musique qui est devenue prépondérante en tant qu'indicateur du « tempérament de l'époque » (*the temper of the*

(33) J. WALSH, C. HAYDON C., S. TAYLOR., *The Church of England c.1689 - c.1833*, Cambridge, 1993, p.61 : « This somewhat ungainly compromise congealed into a durable system ».

(34) Voir Jacques CARRÉ, « Franc-maçonnerie et palladianisme en Angleterre (1715-1735) », dans J-L JAM (dir.), *Eclectisme et cohérences des Lumières*, Paris, 1992 ; J.CARRÉ, I.BAUDINO et F. OGÉE (dir.), *Art et Nation : la fondation de la Royal Academy of Arts 1768-1836*, Paris, 2004 ; J. CARRÉ et Pierre DUBOIS, *The Arts in Britain : from the Stuarts to Victoria*, Paris, 2001 ; Michel BARIDON, *Le jardin paysager anglais au dix-huitième siècle*, Dijon, 2000. Voir aussi John BREWER, *The Pleasures of the Imagination : English culture in the eighteenth century*, Londres, 1997 ; Ruth SMITH, *Handel's Oratorios and Eighteenth-Century Thought*, Cambridge, 1995.

(35) Cité par John CANNON, « Georgian landscape », *The Historian* (n° 57, 1998), p. 9. Voir aussi BARIDON, *op. cit.* p. 47.

*times*). Puisque l'ouïe pouvait désormais être perçue comme l'un des premiers sens affectifs lockéens, et donc comme une clef de connaissance, la musique n'était plus en premier lieu l'émanation de l'harmonie pure de l'univers mais (de par sa nécessaire « impureté »<sup>36</sup>) elle devenait une activité sociale de premier plan : l'harmonie musicale se confondait naturellement avec l'harmonie sociale. Dans ce contexte, Georg Friedrich Haendel (né et éduqué dans un pays étranger, tout comme les nouveaux rois d'Angleterre) est devenu une véritable célébrité dans le nouvel espace social et artistique. Il est même entré par la suite dans le panthéon des icônes de l'identité anglaise, son statut et la renommée de son œuvre connaissant en outre un *crescendo* depuis l'époque victorienne. Il n'est possible que d'énumérer quelques-unes des multiples raisons qui lui ont valu ce statut emblématique : le succès populaire de l'oratorio en tant que forme musicale associée à un contenu touchant au domaine du sacré et du patriotisme, l'écriture d'œuvres musicales dédiées aux cérémonies royales et nationales, sans parler du caractère « sublime » – pour reprendre le terme esthétique en vogue à l'époque – de sa musique<sup>37</sup>.

Mais il est surtout pertinent pour nous de relever que l'œuvre de Haendel était en consonance avec la modération qui caractérisait l'état d'esprit de l'époque. Il y a dans sa musique une alliance, un mélange bien proportionné de l'harmonie et de la mélodie, avec une richesse et une variété de tonalités et de lignes mélodiques plus arrondies qui ont touché un auditoire venant de plus en plus nombreux assister aux concerts publics. L'oratorio, né en Italie, était une composition mixte (voix solo, chœur, orchestre, orgue), souple et variée, libérée de toute contrainte stricte ; cette nouvelle forme musicale était ainsi tout à fait adaptée pour être jouée dans un théâtre, une grande salle, et plus tard dans les églises. Les oratorios ne traitaient pas toujours de thèmes religieux. Haendel, pour rompre avec l'opéra italien dont il avait été le grand maître pendant vingt ans, genre cependant considéré par beaucoup comme fri-

(36) La pureté mathématique de l'harmonie musicale, telle qu'elle avait été comprise par les Grecs, ne pouvait survivre au développement de tonalités multiples et aux modulations qui s'ensuivent dès le seizième siècle – sans la prolifération de dissonances inacceptables à l'oreille. La « modération » et le compromis devaient dès lors être acceptés pour accommoder ces impuretés acoustiques, ce qu'on appelle « tempérament ». Pour une excellente appréciation du lien entre la théorie musicale et l'ordre social au XVIII<sup>e</sup> siècle, voir Pierre DUBOIS, « L'orgue, la musique sacrée et l'église anglicane », *Dix-Huitième Siècle*, 2004, p. 557-572.

(37) Pour la signification socio-politique de Haendel, voir CARRÉ & DUBOIS, *op.cit.*, aussi BREWER, *op.cit.*, Linda COLLEY, *Britons : Forging the Nation 1707-1837*, Newhaven, Conn., 1992, et Tim BLANNING, *The Triumph of Music*, Londres, 2008.



vole, baroque, et non-anglais, eut l'idée de génie de donner une forme dramatique et musicale aux deux poèmes du jeune Milton, composés plus de cent ans avant, et qui traitent des deux humeurs opposées, *L'Allegro* et *Il Penseroso*, pour en faire une Ode pastorale en hommage au caractère anglais. Il semblerait que Haendel lui-même ait jugé cette dualité de sujets comme incomplète et manquant d'équilibre sans l'adjonction d'une troisième partie réconciliant les deux « extrêmes » pour aboutir à la forme triadique du dessein moral : *L'Allegro, Il Penseroso...ed Il Moderato* ! Les paroles de *Il Moderato* n'étaient hélas pas de Milton mais ont dû être écrites à la dernière minute par le librettiste, Charles Jennings (qui deviendra célèbre pour ses compilations d'extraits de la Bible dans les grands oratorios de Haendel). Dans les paroles de *Il Moderato* figurent les extraits suivants :

« Keep as of old the middle way  
Nor deeply sad, nor idly gay

Kindly teach how blest they are  
Who nature's equal rules obey  
Who safely steer two rocks between  
And prudent keep the golden mean

(Choeur final) Thy pleasures, Moderation, give  
In them alone we truly live ».

Il n'y a ici aucune fausse rhétorique (mais plutôt *mediocritas*, sans *aurea*). Cette œuvre en trois parties n'a pas connu un grand succès (mais le *Messie* allait suivre six mois après). Il est cependant essentiel de préciser que la musique de *Il Moderato* est d'une grande beauté, avec de nombreuses nuances pleines de délicatesse, et certains passages sublimes.

\* \* \*

Les dix grands écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle, évoqués plus haut (n.29) comme reflétant ou réagissant contre la modération de leur époque, étaient tous morts avant le déclenchement en France des événements révolutionnaires de 1789. Mais un autre était, lui, bien vivant, et, à soixante ans, Edmund Burke a encore accru sa notoriété en tant que polémiste politique en publiant son œuvre la plus célèbre, *Reflections on the Revolution in France*, le réquisitoire le plus complet et le plus virulent contre ce qu'il

décrivait lui-même comme « la révolution la plus étonnante qui soit jamais survenue dans le monde »<sup>38</sup>.

Burke était à la fois l'apologiste de la modération tout en étant lui-même à certains égards le moins modéré de tous. Avec sa liberté d'esprit ravageuse et son discours fleuri, il n'avait pas le tempérament politique d'un modéré, ni l'opportunisme ou le sens de *trimming* souvent nécessaire pour réussir en politique, malgré ses trente années en tant que parlementaire. Ses convictions fortes et non-conformistes exprimées sur divers sujets (ses positions sur l'Irlande, son pays natal, sur les colonies d'Amérique et des Indes) avaient fait de lui un *outsider*, qui n'a jamais occupé un poste ministériel important. C'est pourquoi ses écrits prolifiques constituent un témoignage sans pareil sur son époque, une illustration probante de l'ambiguïté et l'ambivalence de la modération<sup>39</sup>.

Burke vitupérait contre la notion d'une politique fondée sur les idées abstraites érigées en valeur absolue. Burke était un relativiste et un pragmatiste, sinon un sceptique, dans la mesure où il se référait constamment à ce qui *est* plutôt qu'à ce qui *devrait être*. Le mot « prudence » revient sans cesse dans ses conseils. Les *Réflexions* foisonnent de déclarations telles que : « Tout Gouvernement, ou même tout bienfait ou toute jouissance humaine, toute vertu, et tout acte prudent, est fondé sur le compromis et sur le marchandage »<sup>40</sup>. Ceci le poussait à rejeter toute systématisation des idées politiques et à s'en tenir à une filiation classique élaborée à partir du modèle triadique. Il ne pouvait donc que rejeter l'unicité et l'indivisibilité des nouveaux droits français, construits sur une vision binaire, qui allait façonner la pensée du XIX<sup>e</sup> siècle, avec le bien et le bon d'un côté, et le mal et le mauvais de l'autre.

« Le meilleur moyen de se concilier l'opinion, de lui faire admettre leurs actes et leurs projets, consiste en effet à la persuader qu'il n'y a pas de tiers parti entre eux et la tyrannie la plus odieuse que puissent nous décrire les annales du passé ou l'imagination du poète. C'est à peine si de

(38) Edmund BURKE, *Reflections on the Revolution in France...*, Londres, 1790. Les passages cités ici sont tirés de la traduction française de Pierre ANDLER, *Réflexions sur la révolution de France*, Hachette, 1989.

(39) Je me limite ici à ses commentaires sur la Révolution française. Pour sa vie et ses idées générales, voir Robert GRIFFITHS, « Edmund Burke et la genèse du conservatisme britannique » dans Maurice CHRÉTIEU (dir.), *Penseurs Conservateurs au Royaume-Uni*, Lyon, PUL, 2008, p. 13-32.

(40) *Réflexions*, p. 27.



telles balivernes méritent d'être regardées comme des sophismes. Ce n'est rien autre chose que de l'impudence pure et simple. Ces penseurs n'auraient-ils donc jamais entendu parler, dans la vaste orbite des mondes de la théorie et de la pratique, d'aucune chose mitoyenne entre le despotisme d'un monarque et le despotisme de la multitude ? »<sup>41</sup>

« Les "droits" dont nous parlent ces théoriciens ont tous le même caractère absolu ; autant ils sont vrais métaphysiquement, autant ils sont faux moralement et politiquement. Les droits de l'homme se situent dans une sorte de *juste milieu* qu'il est impossible de définir, mais qu'il n'est pas impossible de discerner. En ce qui concerne le gouvernement de la cité, les droits de l'homme consistent dans les avantages qu'il lui procure ; or ces avantages résultent souvent d'un équilibre entre plusieurs biens ; et de compromis entre un bien et un mal, et même parfois entre deux maux »<sup>42</sup>.

Cette affirmation des bénéfices d'un gouvernement « modéré », ou « tempéré », ne s'appliquait pas seulement à l'Angleterre mais aux pratiques gouvernementales traditionnelles françaises, qui, malgré tous leurs défauts que Burke lui-même concédait, avait pour objectif principal la réconciliation (ou modération – l'acte de modérer) des intérêts divergents, pratiques que les Français avaient désormais stupidement rejetées pour imposer un universalisme abstrait qui conduirait inéluctablement à la tyrannie.

« Vous possédiez dans vos vieux états la variété d'organes correspondant à la variété des classes dont votre communauté était heureusement composée ; vous aviez tout ce jeu des combinaisons et des oppositions d'intérêts, ce système d'action et de réaction qui, dans le monde politique comme dans le monde naturel, fait naître l'harmonie du choc de toutes les forces discordantes ; ces conflits d'intérêts, que vous regardiez comme une si grande tare de votre ancienne constitution ainsi que de la nôtre, opposent une barrière salutaire à toutes les résolutions précipitées ; ils font de la délibération non pas un choix mais une nécessité ; ils assujettissent tout changement au *compromis*, lequel implique par nature la *modération* ; et en imposant aux entreprises des uns et des autres des *tempéraments*, ils préviennent les maux et les souffrances qu'entraîne toute réforme brutale, sommaire et sans concession, de même qu'ils

(41) *Ibid.*, p. 157.

(42) *Ibid.*, p. 78-79.

opposent une digue infranchissable aux débordements de tout pouvoir arbitraire, celui des tyrans comme celui des foules [...] »<sup>43</sup>.

Mais la rhétorique de Burke ne s'arrêtait pas à cette analyse classique, triadique et raisonnable, empreinte de nostalgie. *Les Réflexions* ne constituent pas un traité philosophique bien ordonné ; il s'agit essentiellement d'un long discours fleuve qui comportait aussi de grands tourbillons d'écume. On ne pouvait qu'être subjugué par la puissance de sa rhétorique utilisée comme une arme de destruction massive : l'émotion palpitante, l'ironie tranchante, le sarcasme, la dérision, entièrement dirigés contre les révolutionnaires/métaphysiciens français que Burke traitait avec mépris de « gens de lettres éclairés », éructant des discours remplis d'abstractions philosophiques qu'ils essayaient d'appliquer aveuglement à la politique quotidienne. Pour Burke, ces révolutionnaires n'étaient rien d'autre qu'un petit groupe d'enfants tapageurs jouant avec le feu :

« Parce qu'une-demi-douzaine de sauterelles, cachées sous la fougère, font retentir la prairie de leur grésillement importun, tandis que des milliers de beaux bestiaux, couchés à l'ombre du chêne britannique, ruminent en silence, n'allez pas imaginer que ceux qui font du bruit soient les seuls habitants de la prairie, ni qu'ils soient nécessairement très nombreux ; ni qu'ils soient somme toute autre chose que des insectes d'un jour – bruyants certes, et agaçants, mais rien que des petites bêtes malingres et rabougries, qui vont en sautillant d'un brin d'herbe à l'autre »<sup>44</sup>.

Ces effusions satiriques ne se sont pas adoucies dans les six années qui ont suivi la publication des *Réflexions*, mais elles se sont au contraire radicalisées, perdant de leur subtilité et de leur spiritualité, laissant de côté toute référence à la modération et au compromis, pour faire place à un matraquage tous azimuts contre le germe révolutionnaire qu'il fallait éradiquer par tous les moyens. Dans ce glissement vers l'acceptation par Burke d'un conflit que l'on pourrait qualifier de totalitariste, les historiens ont négligé un aspect mineur mais significatif : l'âpre querelle qui éclata en 1791 entre Burke et les premiers « modérés » de la Révolution française, les monarchiens, qui, bientôt réfugiés à Londres, essayèrent de résister à la bipolarisation du conflit idéologique.

(43) *Ibid.*, p. 44-45.

(44) *Ibid.*, p. 108.





Sans nous étendre ici sur ce différend<sup>45</sup>, notons la pertinence de certains arguments de Lally-Tollendal, ce même Lally qui avait prononcé des louanges si extravagantes de l'Angleterre devant l'Assemblée nationale en 1789. Combattant Burke sur son propre terrain de l'empirisme et du pragmatisme, il insistait à son tour sur la nécessité de prendre en compte ce qui *est* plutôt que ce qui *devrait être*. La menace d'une invasion de la France aurait pour effet d'offrir aux Jacobins comme cadeau un ralliement des patriotes pour sauver la patrie en danger (« on aura donné aux scélérats une armée d'honnêtes gens ») ; de même, Lally faisait remarquer à Burke qu'après l'incendie de Londres de 1666, personne n'aurait songé à reconstruire la ville en lui conservant son ancienne forme. En bref, la Révolution était désormais un fait accompli et incontournable. Elle appartenait à l'histoire de France et constituait donc une force avec laquelle Burke lui-même, en raison de son approche historiciste et organiciste, aurait logiquement dû s'accommoder, plutôt que de chercher à l'éradiquer<sup>46</sup>. Mais Burke restait sourd. Les monarchiens n'étaient à ses yeux que des traîtres et devaient être pendus<sup>47</sup>. Dans ses tout derniers écrits, les *Lettres sur une paix régicide*, remarquables par leur intempérance, Burke, agonisant, fulminait contre toute politique de compromis.

C'était là l'autre facette de Burke. S'agissait-il d'un « dérapage » final, ou, au fond, cette facette n'était-elle pas le tain du miroir où se reflétait le Burke qui avait prêché la prudence et la modération ? On pourrait soutenir en effet que, toujours fidèle à ses convictions pragmatiques, il s'était simplement adapté aux circonstances qui, elles, avaient changé. Il ne s'agirait là que du dilemme classique des modérés face à une situation extrême de crise, dans laquelle la défense de la modération en tant que fin implique le recours à des moyens radicaux (ou immodérés)<sup>48</sup>.

(45) Voir Robert GRIFFITHS : « Throwing caution to the revolutionary wind? Reflections on Edmund Burke's "philosophy of cautious compromise" », dans C.BARFOOT & T.D.HAAN (dir.), *Tropes of Revolution : Writers reactions to real and imagined revolutions*, *Dutch Quarterly Review* n° 9, Amsterdam, 1989, p. 27-45 ; et aussi *Portrait de Lally-Tollendal*, *op.cit.*, p. 34-52.

(46) LALLY-TOLLENDAL, *Lettre écrite au très-honorable Edmund Burke, membre du parlement d'Angleterre*, Florence, 1791 ; *Post-Scriptum d'une Lettre [...] à M.Burke*, s.l., 1791 ; *Seconde Lettre [...] à M.Burke*, Londres, 8 mars 1792.

(47) BURKE, *Remarks on the Policy of the Allies with Respect to France* (1793), dans L.G.MITCHELL (dir.), *The Writings and Speeches of Edmund Burke*, vol.VIII, Oxford, 1989, p. 477 ; *The Autobiography of Arthur Young*, Londres, 1898, p. 259.

(48) Ce dilemme est discuté d'une façon très lucide par un autre monarchien, Montlosier, dans un essai écrit un an avant la mort de Burke, *Des effets de la violence et de la modération dans les affaires de France* (voir GRIFFITHS, *Le Centre perdu*, *op. cit.*, chap.VII, « L'ambiguïté de la modé-



Mais il y a peut-être une autre explication à ce « dérapage » que je ne ferai que suggérer ici, et qui, pour notre sujet, nous ramène à l'importance de l'esthétique et aux liens étroits qui existent entre l'esthétique et l'éthique. L'un des premiers ouvrages de Burke, écrit plus de quarante ans auparavant, était *La Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, et cet ouvrage est souvent considéré comme ayant une importance secondaire dans sa philosophie politique<sup>49</sup>. Mais, comme nous l'avons suggéré, la vision politique de Burke était fondée tout autant sur les passions que sur les idées rationnelles. Dans cet ouvrage de jeunesse, Burke n'associe pas le sublime avec la beauté suprême incarnée dans la perfection de l'harmonie et de l'ordre, selon la grande tradition classique, mais il conçoit le sublime comme émanant essentiellement des passions, et, plus particulièrement, des sentiments extrêmes de la peur et de la terreur. L'attraction de la mort peut nous conduire à éprouver un certain plaisir dans la contemplation des horreurs subies par autrui. En suivant ce raisonnement, on peut conclure que Burke, dans ses dernières années, concevait le cataclysme de la Révolution française comme un « faux sublime »<sup>50</sup>. Ce qui laisse à penser que le vrai sublime serait la contemplation « remplie de terreur » (traduction littérale du mot anglais *awful*) du pouvoir de la Loi et de l'Ordre dans toute sa majesté. Comme Terry Eagleton l'a récemment fait remarquer, le bon sublime a toujours tendance à vouloir éliminer le mauvais sublime : « [...] et ce n'est pas une bonne nouvelle pour l'époque de Burke, pas plus que pour la nôtre »<sup>51</sup>.

Robert Howell GRIFFITHS

Université de Savoie

« Les ruines »

38760 Saint Paul de Varcès

robert.griffiths@wanadoo.fr

ration », et Pierre SERNA, « Du noble radical à l'aristocrate tempéré ou le comte de Montlosier et la naissance d'une famille de la droite française durant le Directoire », dans Philippe BOURDIN (dir.), actes du colloque *Noblesse en Révolution*, à paraître).

(49) Voir C.B. MACPHERSON, *Burke*, Oxford, 1980, p. 19.

(50) C'est la thèse très convaincante soutenue par Stephen K. WHITE dans *Edmund Burke : Modernity, Politics and Aesthetics*, Thousand Oaks, Californie, 1994.

(51) Terry EAGLETON, *Holy Terror*, Oxford, 2005, p. 51.